

Wilhelm Pieck ou la carrière d'un grand bureaucrate

Le soir du 3 janvier, jour de son 78^e anniversaire, en descendant la *Unter den Linden* dans sa *Zis*, Pieck pouvait voir la retraite aux flambeaux des Jeunesses Communistes et des centaines de fois son portrait. Quelle apothéose ! Quelle splendide fin de carrière pour l'ancien apprenti de la bourgade brandebourgeoise de Guben !

L'HOMME DES FICHIERS.

Beaucoup d'eau a coulé depuis sous les ponts de la Spree. A 15 ans, Pieck adhère aux Jeunesses Socialistes et s'en va en compagnonage. A 20 ans, il est à Brème et vers 25 ans il quitte l'atelier pour devenir permanent syndical. Le biographe officiel note deux faits pittoresques de sa première jeunesse cadrant avec l'image d'un Wilhelm Pieck bon enfant : à Blankenberghe am Harz, il prend part comme volontaire à la construction de la Maison du Peuple et il est membre de la chorale ouvrière locale : « Et W. P. chanta gaiement les chants allemands de compagnonage ».

Il ne participe pas aux discussions passionnées qui ont lieu au début de ce siècle dans la social-démocratie allemande : le rôle du parti et du syndicat ; la grève générale comme arme de la classe ouvrière ; réforme et révolution dans la tactique et la stratégie socialiste. Pieck se tait. Il tient simplement les livres et les fichiers de la fédération des ouvriers du bois. Pourtant aux congrès du parti social-démocrate, dont il est membre depuis 1895, Pieck vote régulièrement avec la gauche. Car c'est là l'un des traits typiques du caractère de l'ouvrier Pieck : il est révolutionnaire d'instinct et socialiste de gauche par attachement à sa classe, par volonté de la voir briser l'insolence des grands et prendre en main les rênes du pays. Mais il est, comme chaque bureaucrate, conservateur par trop de respect des formes, par son attachement à l'organisation, à la hiérarchie et à la technique de l'organisation.

Après la première guerre, tout naturellement Pieck fera marcher la machine du Parti Communiste, sera un homme de l'appareil du parti. Scission des « ultra-gauches » en 1920 ? période du « communisme national » ? période gauchiste après 1929 ? lutte fractionnelle entre Thälmann d'une part, Neumann et Remmele de l'autre ? Pieck laisse passer l'orage. « Spécialiste » de l'organisation, il sait que tous auront besoin de lui et de fait il se trouve tour à tour dans toutes les majorités du Comité Central dont il est membre dès 1919. En 1921, il est député du Landtag de Prusse, et en 1928, du Reichstag. Mais ceci apparaît surtout comme

une situation officielle fournie par le parti et destinée à couvrir son activité au sein des comités : son activité parlementaire fut nulle.

Le film réalisé par la D.E.F.A. en l'honneur de son 76^e anniversaire laisse une grande impression de grisaille : Pieck a participé à... ; Pieck est un numéro sur une liste de poursuivis par la police ; Pieck a écrit un article pour le journal du parti. Rien de brillant, rien d'original dans le domaine de la théorie ou de la tactique politique. Comme Staline, Pieck ne possède aucun moyen de communiquer largement avec la masse, soit par le verbe, soit par l'écrit. Par son génie même, Pieck était destiné à devenir l'homme des bureaux et des fichiers. Et, l'habitude aidant, comme s'exprime Trotsky à propos de Staline, tout ce qui était idéologie devint pour lui ornement de l'organisation fondamentale.

Pourtant Pieck est loin de manquer de courage physique et, quand se déclenche la guerre de 1914 — il touche à ce moment la quarantaine — son instinct révolutionnaire n'est pas encore étouffé par ses habitudes de bureaucrate ; dès 1915, à la suite de Liebknecht, il milite dans le Spartakusbund clandestin. En 1916, arrêté, envoyé sur le front il déserte, passe illégalement la frontière hollandaise, et aide de là le travail de son organisation. En 1918, il participe à la révolution spartakiste.

« LE BRAVE BONHOMME PIECK ».

Il est incontestable que Pieck dégage une atmosphère de bonhomie ; une sorte de brave bourgeois affairé. « Ein Biedermann », dit-on en allemand. Dans les milieux du parti il était appelé, non sans une nuance d'ironie, « le brave vieux marin » (« der olle ehrliche Seemann »). Ce n'est pas, loin de là, un président distant et protocolaire : aux représentations de gala du Festival de la Jeunesse, en été 1951, lorsque les F.D.J. (1) étaient trop bruyants, on pouvait voir Pieck s'avancer à la balustrade de sa loge d'honneur et, devant le corps diplomatique amusé, faire de vifs gestes de ses bras courts en incitant les jeunes à se taire.

Une petite anecdote de l'année 1932 donne la mesure du bonhomme. Le 20 juillet, Pieck devait parler à Braunschweig à une réunion du parti. Le même jour, aux premières heures, le gouvernement von Papen déposait illégalement le gouvernement socialiste de la Prusse, Braun-Severing. Les camarades de Brandebourg étaient sûrs que Pieck, membre du Reichstag, resterait à Berlin. Mais le voilà paraissant à l'heure convenue :

— « ...?!!!... »

— « Eh bien, quoi ? La réunion est décommandée ? »

— « Non, mais à cause du coup d'Etat de von Papen... »

— « Alors là, vous ne connaissez pas votre Wilhelm. Sur lui on peut compter. Quand je dis "je viens", je viens quoi qu'il arrive. »

Une sorte de conscience professionnelle subalterne caractérise W. P. qui s'accorde d'ailleurs parfaitement avec le manque de conscience dans les questions importantes. Ajoutons sa ténacité, sa stabilité, sa « rondeur » dans les rapports avec les gens et nous avons, sinon la clef de la carrière

(1) Jeunesses Communistes.

de Pieck, l'explication du fait que « le brave vieux marin » a navigué victorieusement parmi pas mal d'écueils et que maintenant il représente la permanence de la politique stalinienne allemande.

Le biographe officiel représente Pieck comme un élève et ami de Franz Mehring et de Rosa Luxembourg. Effectivement il fut leur élève : pendant six mois, en 1907, il fut interne à l'école centrale du parti social-démocrate. Il est probable que sa bonhomie lui ait gagné des sympathies alors. L'école était un centre de la gauche au sein du parti et Rosa Luxembourg, « le meilleur cerveau du socialisme depuis Marx », comme disait Mehring, lui avait donné un très haut niveau. Mais malgré toute sa bonne volonté, elle ne put faire de Pieck un théoricien : elle lui confia l'administration de l'école. Pieck vint encore à gouverner le royaume des fiches et des livres de comptes.

A MOSCOU.

Pieck louvoya longtemps entre la tendance Neumann-Remmele qui voyait l'ennemi immédiat dans Hitler et Thälmann qui le voyait dans la social-démocratie. Il se rallia définitivement à cette dernière lorsqu'il fut sûr que Moscou la soutenait. Pieck donna son accord à cette folie que fut le vote commun des communistes et des nazis contre le gouvernement social-démocrate de Prusse au plébiscite d'août 1931.

Après l'arrivée au pouvoir des nazis, Pieck réussit à traverser la frontière. Thälmann est emprisonné. Pieck règnera dès lors à Moscou dans les bureaux allemands du Komintern. Et ici commence l'étape la moins belle de la vie de l'ancien ouvrier révolutionnaire Pieck. Car au même moment il approche le pouvoir et il connaît la peur. Nombre de ses anciens camarades sont « liquidés » en 1937-1938. Citons : Neumann, Remmele, Leo Fleg, Eberlein, etc. Il est certain que Pieck a peur : plus d'un ancien émigré le raconte. Mais parallèlement Pieck monte et, dans la grisaille qui l'entoure maintenant, Pieck est une étoile. Erich Wollenberg, ancien dirigeant du parti, raconte que Pieck a « poussé à la roue » en vue des liquidations. Quoi qu'il en soit, plus celles-ci étaient atroces, plus sa foi stalinienne devenait bruyante. Wollenberg affirme encore que Pieck a empêché à deux reprises la libération de Thälmann : en 1934, au moment où Dimitroff était échangé contre des prisonniers détenus à Moscou ; en 1940, à la suite du pacte germano-soviétique, alors que cela aurait été possible. A chaque fois l'argumentation de Pieck auprès de Staline était qu'une libération de Thälmann dans ces conditions démoraliserait les communistes allemands.

En 1942, la ligne du Komintern s'infléchit : tous les Allemands sont des « bêtes fascistes » et l'écrivain Ilya Ehrenbourg affirme à Radio-Moscou qu'« il n'y a de bons que les Allemands qui sont morts ». Pieck, docile et peut-être vieilli, approuve. En 1945, Florimond Bonte, du Comité Central du Parti Communiste Français, déclare dans « L'Humanité » : « Notre haine du Boche est une haine française ». L'internationaliste, l'Allemand, le révolutionnaire Pieck trouve cela naturel. Il revient à Berlin en uniforme de colonel de l'Armée Rouge et avec la nationalité soviétique.

LE PERE DE LA PATRIE.

Dès janvier 1946, à son 70^e anniversaire, Pieck est un symbole et un héros ; l'Appareil est en passe d'en faire un demi-dieu. Installé au Comité Central, Pieck reçoit des délégations de tout le pays qui lui présentent, comme à un seigneur d'ancien régime ou à un maître, leur

travail : une vache, un microscope, un train de lignite, etc. Au cours de l'année il est proclamé citoyen d'honneur de Berlin. Au printemps de 1946, l'unité socialiste-communiste, œuvre de Ulbricht et de Grotewohl, est conclue. Pieck a un rôle représentatif : il sert surtout en ce qu'il s'avance sur la tribune et tient longuement serrées entre les siennes les mains de Grotewohl. Le parti unifié lui décerne le titre de Père de l'Unité. En 1951, à l'occasion de son 75^e anniversaire, la Chambre du Peuple lui accorde celui de Père de la Patrie. Le sculpteur du Parti, Paul Grusun, avait réalisé un buste de Pieck en donnant au chef une prestance massive d'empereur romain. Le buste en bronze, plus grand que nature, fut mis en vente à 420 marks et il existait ensuite un échelonnement de prix jusqu'au buste en céramique de 10 cm qui coûtait 18 marks « afin que, disait une circulaire intérieure du parti, chaque ouvrier puisse avoir son buste de Pieck ».

LA « CHANCE » DE PIECK.

Ajoutons à l'actif d'un Pieck habile — peu scrupuleux — chanceux — doué, dirait-on, d'une sorte d'instinct qui le préserve des mauvais pas, le fait qu'au 17 juin 1953 il se trouvait en villégiature en Crimée. Il ne revint qu'un mois plus tard, lorsque l'âpre dispute qui déchirait le parti entre les fractions Ulbricht et Herrnsdorf-Zaisser était définitivement liquidée par le limogeage de ces derniers.

Un certain souvenir toutefois gêne Pieck : en 1924-1925 il avait attaqué, de manière malhonnête, Rosa Luxembourg et qualifié le luxembourgeoisisme de « syphilis du mouvement ouvrier ». Clara Zetkin, très attachée au souvenir de Rosa, lui en voulait à mort. Lorsqu'en 1929 Pieck, envoyé par le parti, alla proposer une fonction dans la direction à la vieille militante, elle le reçut la cravache à la main. Clara Zetkin le racontait à qui voulait l'entendre.

LE PRESIDENT.

En octobre 1949, Pieck est proclamé président de la République Démocratique Allemande. Considère-t-il que son vieux rêve de jeunesse est en passe de se réaliser ? C'est probable. Les anciens puissants sont brisés. Plus d'un s'est traîné dans la poussière aux procès qui leur furent intentés. La classe ouvrière, Pieck la voit depuis longtemps telle que la bureaucratie se la représente : sous la forme du stakhanoviste qui dépasse ses normes, qui fait carrière, qui devient bureaucrate. Cet ouvrier-là, qui a quitté sa classe, c'est exact, est au pouvoir ; Pieck le représente et il correspond à la réalité des dossiers et des fichiers du parti si longtemps maniés par l'actuel président.

**

Dans d'autres circonstances, Wilhelm Pieck ne serait jamais sorti de la grisaille des livres de comptes de la Fédération du Bois. Pieck, le personnage rentré vivant dans l'histoire, est le produit de la machine, de l'appareil de son parti. C'est en même temps un agent d'exécution du Kremlin. L'héritage de militants et de théoriciens de génie tels que Rosa Luxembourg et Kautsky, contemporains et camarades de parti de Pieck, est constitué par des idées, des livres. Mais Pieck préside aux destinées de 18 millions d'hommes. Qu'y faire ? Comme le dit Trotsky, l'histoire ne se passe pas de farces, malgré sa sévérité.

Hugo BELL.